

D. Extrait de *Le cas Eduard Einstein*, de Laurent Seksik (2013)

Ce roman s'appuie sur des faits réels : l'internement en asile psychiatrique du fils cadet d'Albert Einstein, Eduard, qui y mourra dans le dénuement. L'extrait se situe dans les premiers temps de son internement à l'asile de Burghölzli. Eduard raconte à un personnage non identifié, un médecin peut-être, l'altercation qu'il a eue avec le surveillant Heimrat qui lui a ordonné en vain de se rendre au réfectoire pour le déjeuner, et qui vient de le menacer d' « appliquer le règlement ».

Tandis qu'il prononçait ces mots, le surveillant Heimrat s'est mis à changer de visage. Ses sourcils ont commencé à pousser. Sa bouche est devenue grimaçante. Son nez s'est rallongé. Le surveillant Heimrat a grandi subitement, comme on le fait à l'adolescence. Il a gagné une tête. J'ai éprouvé un profond sentiment de malaise. Des palpitations battaient dans ma poitrine. Mes tympanes résonnaient. La sueur coulait à grands flots sur mon front. Mes jambes défailaient. Ma main droite, subitement, a perdu un de ses doigts. Je me suis baissé pour le ramasser. « Relève-toi ! » a ordonné Heimrat. Je ne pouvais abandonner mon doigt. J'avais besoin de ma main entière, pour jouer du piano, et aussi pour manger. Chaque geste du quotidien exige une bonne intégrité.

« Redresse-toi ! » a hurlé Heimrat.

Quelque chose m'empêchait d'obtempérer. Ce n'était plus tant mon doigt dont finalement j'aurais bien pu me passer ; On peut vivre avec quatre doigts. Thomas Flubert, un camarade de lycée, s'était sectionné la main et vivait avec trois. Il n'y avait pas plus heureux que Thomas Flubert. Une force irrépessible m'a fait tomber. Je me suis mis à ramper au pied du surveillant. Il s'est mis à crier. « Veux-tu bien obéir ! Relève-toi ! » Je restais cloué au sol. Le marbre était propre, votre maison est tenue impeccablement, rien à reprocher de ce côté-là. J'ai aperçu mon doigt à un mètre devant moi, juste derrière le surveillant. Si Heimrat reculait d'un pas, sa semelle écrasait mon doigt. J'ai trouvé la force de tendre le bras gauche. A la seconde où j'étais sur le point de me saisir du doigt, j'ai senti tout mon corps soulevé par des bras puissants. C'était ceux de deux hommes, les assistants de Heimrat, dont j'ai appris qu'ils se nommaient Gründ et Forlich.

« On se tient droit ici ! commande celui qui se nommait Gründ.

- Pour qui te prends-tu pour te sentir au-dessus des lois, demande le prétendu Forlich, pour désobéir au règlement et au surveillant Heimrat ?

- C'est parce que tu t'appelles Einstein que tu te crois tout permis ? » a renchéri Gründ.

Je ne songeais qu'à mon doigt. Je me suis souvenu que Thomas Flubert n'était finalement pas si heureux que ça. Il avait toujours besoin d'une aide pour couper sa viande, même s'il n'y en avait pas tous les jours à la cantine du lycée. Sur la nourriture là-bas, il y aurait beaucoup à dire, j'espère que la cuisine de votre établissement est mieux tenue.

« Einstein, il n'y a pas de passe-droit, ici ! s'écria Heimrat. Nul n'est au-dessus des lois. Et certainement pas un fils à papa comme toi !... Allez, a-t-il ordonné à ses deux assistants, mettez-la lui ! »

Et voilà pourquoi vous me trouvez ainsi affublé, dans cet accoutrement stupide qui me corsète, empêche le moindre geste, enserre mes poignets et m'étrangle le cou.

